

GUIDE SECRET  
DE LA  
MAYENNE

PAR PIERRE DESLAIS

---

PREMIÈRE ÉDITION

---

RENNES  
ÉDITIONS OUEST-FRANCE  
RUE DU BREIL, 13

---

2020

# UNE SI SECRÈTE MAYENNE...

**S**il est des territoires qui se destinent mieux que d'autres à l'écriture d'un guide secret, la Mayenne en fait partie. Terre de passage à l'identité plus discrète que certaines de ses voisines, la Mayenne a été formée du Bas-Maine et d'une partie du Haut-Anjou, aux confins de la Bretagne et de la Normandie, avec lesquelles elle possède des paysages et des pans culturels communs. La rivière qui a donné son nom à ce petit département en forme la colonne vertébrale, en reliant ses trois principales villes, chargées d'histoire comme le sont encore Saulges, Jublains, Sainte-Suzanne ou Lassay-les-Châteaux. Ce territoire relativement méconnu regorge de lieux à découvrir ou à redécouvrir, même pour celles et ceux qui lui donnent vie. Fort de dizaines d'anecdotes mêlant légendes et faits réels insolites, cet ouvrage se prête à une immersion dans la grande et la petite histoire, dont le riche patrimoine des communes mayennaises constitue un précieux témoignage qu'il faut savoir conserver et mettre en lumière.



*Légende*



*Construite au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle pour un riche marchand de toiles en haut de la Grande Rue de Laval, la maison du Grand Veneur présente d'esthétiques décors extérieurs, mais aussi de plus secrets ornements sur les poutres du deuxième étage, où des paysages exotiques ont été peints. Le territoire de la Mayenne a longtemps été un haut lieu de la production de toiles. La culture du lin a même constitué un critère pour définir les paroisses qui devaient inclure le département, lors de sa création en 1790.*

# Au diable la préhistoire !

Nombreux dans le département, menhirs et dolmens ont été détournés de leurs fonctions par la christianisation et ont souvent été associés au diable afin d'effacer toutes sortes de pratiques païennes.

La vie de nos lointains ancêtres est assez mal connue, à commencer par la signification que l'on doit donner aux mégalithes qu'ils ont dressés, notamment dans l'ouest de la France. Ces mystérieux monuments

*Légende*



*Légende*

semblent avoir eu un rôle multiple, faisant office d'observatoires astronomiques ou bornant des voies et des domaines antiques. Certaines de ces pierres cachent une plus évidente dimension religieuse et funéraire, à l'image des allées couvertes et des dolmens, à l'origine recouverts par la terre et les pierres de collines artificielles appelées tumuli. Se dressant depuis plus de six mille ans près de Sainte-Suzanne, le dolmen des Erves peut être considéré comme le plus vieux monument du département et

il était autrefois entièrement recouvert de pierres, ce type de tumulus constituant ce que l'on appelle un cairn. Sur le territoire de la commune de Brécé, l'allée couverte du Petit Vieux Sou est une autre sépulture mégalithique, remarquablement conservée puisqu'elle possède encore une partie de son cairn et presque tous ses piliers. Ces allées couvertes sont en quelque sorte de longs dolmens, que l'on retrouve davantage dans le nord-ouest du département. Haut de 5,70 mètres, le menhir de



*Légende*

la Hune, qui se dresse à l'ouest de Bazougers, est quant à lui le plus haut de la Mayenne.

Durant les premiers siècles de la christianisation, les mégalithes ont parfois été surmontés d'une croix, à l'image de la stèle de la Fizellerie,

observable près de Châtillon-sur-Colmont, ou encore gravés, comme la stèle de Désertines qui arbore les contours d'une croix. Ces deux pierres sont toutefois des stèles gauloises qu'il ne faut pas confondre avec les menhirs, dont elles se distinguent par des dimensions plus petites et un sommet plus arrondi. On en retrouve encore à Marcillé-la-Ville, Voutré ou Alexain, ainsi qu'à Aron et Jublains où elles ont été trouvées dans les fondations de l'église.

Quand ils n'ont pas été christianisés, ces mégalithes ont à l'inverse été diabolisés. Pour détourner les habitants des rites païens dont ils ont pu faire l'objet, ils ont été associés au diable jusque dans leur dénomination. Ainsi, le dolmen de la Contrie, près d'Ernée, est aussi connu comme le Caveau du Diable. Les menhirs ne sont pas en reste, avec la Chaire au Diable de La Haie-Traversaine, le Faix du Diable de La Bigottière et la Pierre du Diable de Saint-Pierre-des-Nids. Près de Sainte-Gemmes-le-Robert, le Palais du Diable lorgne sur la Chaise du Diable, et plus au sud, c'est à la Table des Diables que l'on est convié au cœur de la forêt de la Grande Charnie.

Sur le territoire de la commune d'Aron, la Chaire au Diable porterait les empreintes des fesses et des talons du Malin, et la Pierre Saint-Martin celles d'une lutte qu'il aurait menée avec le saint évangéliste du IV<sup>e</sup> siècle. Cette dernière est marquée d'une série de petites cuvettes, qui ont été présentées comme des traces de sabots, mais aussi comme une représentation des étoiles de la Grande Ourse.

Un autre saint est associé à deux monolithes du Nord-Mayenne. En référence à l'ermite Guillaume Firmat qui aurait vécu dans la région au XI<sup>e</sup> siècle, un menhir couché de Brécé a pris le nom de Pierre Saint-Guillaume, appellation partagée avec le polissoir de la Berthellière. Près de Montenay, ce bloc de grès du Néolithique présente trois cuvettes où des haches étaient polies, ainsi qu'une série de rainures témoignant de travaux de finition de leur tranchant. La tradition populaire fait de ces empreintes celles du corps de Guillaume Firmat qui passe pour y avoir été égorgé, le même sort étant réservé, d'après une autre légende, à des enfants qui y aurait été emmenés par le diable...



*Plusieurs légendes, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, font tourner sur eux-mêmes certains menhirs mayennais, à des moments particuliers comme le chant du coq ou encore quand retentissent les douze coups de minuit de la nuit de Noël.*

# La forêt de Craon : une nouvelle Thébaidé

Fondateur de la célèbre abbaye de Fontevraud,  
Robert d'Arbrissel fut d'abord ermite dans la forêt de Craon,  
où il est à l'origine de l'abbaye de la Roë.

En référence à la région égyptienne de Thèbes où se retirèrent les premiers martyrs chrétiens, le terme thébaïde désigne aussi un lieu isolé, adapté à la vie d'ermite. Au XI<sup>e</sup> siècle, l'érémisme est en vogue dans les forêts qui couvraient les marches de Bretagne, comme celle de Craon où Bernard de

Tiron, Raoul de la Futaie, Alleaume d'Étival et Vital de Mortain ont rejoint le fervent défenseur de la réforme grégorienne Robert d'Arbrissel. Ce dernier voulut y fixer ses nombreux disciples en créant un ordre de chanoines réguliers. En 1096, il prêchait à Angers auprès du pape Urbain II, venu annoncer la première croisade, quand il se vit octroyer 140 hectares par Renaud I<sup>er</sup> de Craon pour la fondation de l'abbaye de la Roë. Reconnue par l'évêque d'Angers Geoffroy de Mayenne, elle est nommée en référence au cercle (la roue) dessiné par les premières cellules des moines. Tandis que les défrichements s'intensifiaient pour accroître les terres agricoles, l'abbatiale s'élève peu à peu, mais

quand celle-ci est achevée en 1137, Robert d'Arbrissel est déjà parti fonder un ordre mixte à Fontevraud (Maine-et-Loire), où les moines sont, comme les moniales, dirigés par une abbesse – ce qui lui vaut d'être parfois décrit comme un précurseur du féminisme. Le développement de l'abbaye de la Roë fut tel que l'on compta une soixantaine d'églises paroissiales et de prieurés soumis à son autorité. Les moines possédaient les forges de l'Oulerie et l'ardoisière de La Roche-Charbonneau, la plus ancienne du bassin de Renazé. En 1472, la visite de Louis XI témoigne de son influence, mais au siècle suivant, elle est ravagée par les protestants et ne

connait un nouveau souffle, marqué par la construction du logis abbatial, qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Vendue comme bien national en 1790, elle voit sa flèche s'effondrer en 1795. L'abbatiale, désormais longue de 43 mètres, en porte encore les stigmates, puisqu'on n'a jamais reconstruit son chœur, qui a fait office de carrière de pierres. En 1796, l'abbaye est à nouveau dévastée et de nombreux manuscrits sont brûlés, mais les flammes ont épargné le cartulaire de la Roë. Ce recueil de chartes, écrit au XII<sup>e</sup> siècle, recense les actes relatifs à la fondation et aux privilèges de l'abbaye. Il constitue l'un des plus anciens documents des archives départementales.

*Au-dessus du portail de l'église abbatiale de la Roë, des modillons sculptés représentent les péchés capitaux.*



*Légende*



# Les secrets de Notre-Dame de l'Épine à Évron

Mêlant admirablement plusieurs styles, la basilique Notre-Dame de l'Épine était l'église abbatiale d'une ancienne communauté de moines bénédictins, avant de devenir l'église paroissiale d'Évron pendant la Révolution.



Légende

Le site d'Évron a été occupé dès l'âge du fer, comme l'atteste la découverte de stèles gauloises, dont l'une a été placée devant la basilique. La première mention d'un édifice religieux à Évron remonte au VII<sup>e</sup> siècle, quand il apparut dans le testament de saint Hadouin. Présenté comme le fondateur de l'abbaye, cet évêque du Mans s'est retrouvé au cœur de la légende de l'épine. Celle-ci raconte qu'un pèlerin revenant de Terre sainte avec une relique du lait de la Vierge se serait endormi sous une aubépine où il avait accroché son sac. Pendant son sommeil, l'arbre aurait grandi à tel point qu'il ne put récupérer la précieuse relique à son réveil. Hadouin dut intervenir en promettant de construire un monastère en ce lieu pour que l'aubépine fléchisse. Important lieu de pèlerinage, l'abbaye a dû être restaurée à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle, après de probables saccages causés par les Normands.



Légende

Plusieurs éléments de la partie romane de la basilique témoignent de la volonté de lui donner un véritable caractère défensif. Avec ses hourds et ses mâchicoulis, la tour romane est une tour-porche qui n'a pas grand-chose à envier à un donjon. Des fossés ont ultérieurement été creusés le long de l'édifice et on devine encore aujourd'hui l'emplacement d'un pont-levis, grâce aux cavités verticales où venaient se loger ses poutres – on observe les mêmes cavités au niveau d'une ancienne porte, dans l'impasse qui longe l'édifice à l'est. Des remparts se trouvaient en outre à proximité immédiate de l'abbaye. La porte sud en constitue le principal vestige et leur tracé arrondi se retrouve dans la configuration des rues voisines. La reconstruction opérée au XIII<sup>e</sup> siècle, dans un style gothique rayonnant, a permis de rattacher l'édifice à la chapelle Saint-Crépin. Cette chapelle attenante à l'abbaye, qui laisse transparaître des influences



*Légende*

arabo-byzantines, est dédiée à la Vierge, mais placée sous la protection du patron des cordonniers, les habitants ayant reconnu des semelles dans un motif qui

orne la voussure de l'une de ses entrées. La construction du chœur gothique a également dissimulé la crypte romane, dont la fouille à la fin du siècle dernier

a révélé une trentaine de sépultures. La démolition en 1901 de la flèche du XVII<sup>e</sup> siècle qui menaçait de s'écrouler est une autre des nombreuses évolutions architecturales de cette ancienne église abbatiale élevée au rang de basilique.

Cette flèche s'élevait vingt-et-un mètres plus haut que le faite actuel de la partie gothique de l'abbaye, dont des éléments ont effectué un long voyage, puisque certains de ses vitraux ornent désormais le musée des Cloîtres de New York.

## Les malheurs de Guy II de Laval

À côté d'une représentation de la légende de l'épine, un bas-relief de la basilique d'Évron évoque une autre légende qui lui est rattachée. À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, le seigneur de Laval Guy II est venu réclamer aux moines de l'abbaye des terres qui selon lui devaient lui revenir. Malgré les menaces qu'il proféra, personne ne voulut lui ouvrir les portes du monastère. Sur le retour, près de Châtres, il se retourna vers la cité évronnaise



*Légende*

et blasphéma la Vierge. Aussitôt, il fut pris d'un violent torticolis qu'il perçut rapidement comme une punition du ciel. Guy II revint voir l'abbé afin de lui demander de prier pour sa guérison et promit de construire une chapelle à l'endroit où le mal s'était fait sentir. Soulagé, il devait tout de même rester frappé par des maux de cou quand il s'oubliait à jurer. De nos jours, près de la ferme des Hermaudières, le nom de la chapelle du Torticolis rappelle cette légende qui illustre la rivalité entre la puissante abbaye du Bas-Maine et les seigneurs lavallois.

# Lassay, pays de Lancelot du Lac ?

Si la légende arthurienne est associée à la forêt bretonne de Paimpont, souvent appelée « forêt de Brocéliande », certains auteurs transposent plutôt les lieux qui ont inspiré ce cycle littéraire mythique en Normandie et dans le nord du Maine.



Chaque lundi de Pentecôte, Lassay est le cadre d'une procession honorant Fraimbault de Lassay, un ermite qui a évangélisé la région au VI<sup>e</sup> siècle. L'actuelle église paroissiale porte son nom, et celui-ci se retrouve dans le hameau de Saint-Fraimbault, qui est le bourg primitif de Lassay. Seule une prétendue partie de sa tête est conservée en Mayenne, l'essentiel de ses reliques ayant été transporté, à la demande de l'épouse d'Hugues Capet, dans un monastère de Senlis, où il est connu sous le nom de Frambourg. La vie de celui qui a aussi laissé son nom au village de Saint-Fraimbault-de-Prières, où une grotte lui est dédiée, est une source d'inspiration possible pour Chrétien de Troyes et les autres auteurs du cycle arthurien. Son nom latin, *Frambaldus de Laceio*, peut être traduit comme le « lancier du lac », ce qui le rapproche du personnage de Lancelot du Lac, avec qui il présente des similitudes.

Éduqués et issus de familles aisées, ces deux personnages ont été amenés à vivre en marge de la société. Le hameau de Saint-Fraimbault a longtemps abrité un monastère et une nécropole mérovingienne qui aurait accueilli les restes de saint Fraimbault. Sa pierre tombale présumée serait selon certains insérée dans un angle de la façade de l'église. On peut y distinguer deux symboles, identifiés comme étant un trèfle évoquant encore Lancelot – nom donné au valet de trèfle de nos jeux de cartes –, ainsi qu'un calice qui ne serait rien d'autre que le Graal.

D'autres sites mayennais ont été associés à des éléments de littérature arthurienne, tel le Passage des Pierres. Décrit comme trop étroit pour être emprunté par plus de deux hommes côte à côte, il a pu être inspiré par le gué de Loré, une succession de blocs de pierre qui permettait le franchissement de la Mayenne sur la voie antique entre Jublains et Vieux.



Légende

# La cruelle Dame verte de Mézangers

Aux abords de Mézangers, le château du Rocher est une demeure seigneuriale fortement remaniée à la Renaissance, qui a gardé le souvenir particulier de l'une de ses anciennes occupantes.

Des manifestations mystérieuses auraient longtemps animé la vie nocturne des habitants du château du Rocher, et plus particulièrement les couples venus y passer leur nuit de noces. La tradition locale attribue l'origine



*Légende*

de ces phénomènes à Éléonore de Bouillé, la duchesse du Lude qui hérita du château en 1647, à la mort de son père René de Bouillé. Il se dit qu'elle fut retrouvée noyée dans l'étang du château, son mari, Henry de Daillon, ayant voulu la punir à cause d'une tromperie amoureuse qui n'aurait en fait jamais existé. À la suite de cet épisode tragique, son esprit n'aurait pas quitté les lieux. Outre ses apparitions de vert vêtue, elle aurait notamment fait entendre ses chaînes dans les caves du château.

Plusieurs récits dressent un portrait peu reluisant de cette chasseresse invétérée, dont l'âme semble avoir longuement erré au purgatoire. Poursuivant un cerf avec sa meute, elle n'aurait pas hésité à entrer à cheval dans l'église abbatiale d'Étival-en-Charnie, non loin de son domaine de la Muette. Un autre jour, elle tomba de cheval sous les yeux d'un garde-chasse qu'elle fit exécuter de peur qu'il n'aille raconter qu'il avait pu entrevoir ses dessous. Une autre histoire évoque un couturier qui aurait eu le malheur de lui déplaire, ce qu'elle lui fit savoir en le frappant avec le manche d'un fouet jusqu'à ce que mort s'en suive. Elle le fit tout de

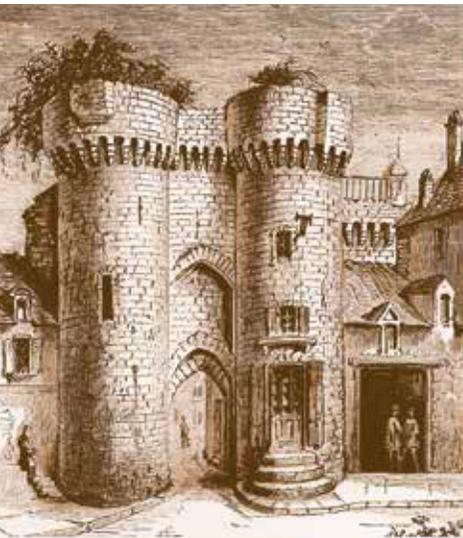


même enterrer dans le champ du couturier, que la tradition a longtemps laissé en partie inculte. Un habitant de la ferme voisine de la Muette eut plus de chance. Convaincue qu'il lui volait des lapins, elle le sollicita pour en cuisiner un, afin de voir s'il savait s'y prendre, mais le braconnier fut bien inspiré de lui servir le lapin sans même l'avoir dépecé! Une dernière anecdote, mettant en scène la cavalière retenue durant de longues heures les cheveux accrochés dans des branches, ne vient guère adoucir la légende noire de la Dame verte, également connue pour avoir hanté le château de Bouillé, près de Torcé-Viviers-en-Charnie où l'on parle plutôt d'une Dame en blanc.

*Légende*

# Les secrets des remparts de Laval

La porte Becheresse et la tour Renaise constituent les principaux vestiges des remparts de Laval, mais une tour au nom mystérieux a récemment refait surface.



*Légende*

Les remparts de Laval, autrefois longs de 1200 mètres, comportent d'admirables vestiges, à l'instar de la Porte Becheresse, dont le nom évoque les bûcherons de la forêt de Concise. Au centre de cet ensemble défensif, une pierre plus claire en saillie, qui se remarque au-dessus de l'arcade ogivale, est généralement présentée comme étant une pierre de la Bastille, confiée par l'entrepreneur chargé de démolir l'ancienne prison parisienne. La porte Becheresse a également la particularité d'être la maison natale du peintre Henri Rousseau, surnommé le Douanier par l'auteur lavallois Alfred

Jarry, en référence à son emploi à l'octroi, non pas à Laval, mais à Paris – à Laval, les marchands devaient notamment s'acquitter de cette taxe au niveau du rond-point de l'Octroi, sur la route de Fougères, et de la maison située au 132 rue du Bas des Bois, dans le quartier d'Avesnières.

Si la tour Renaise (ou Rennaise) fait office de second donjon face à la Bretagne, l'ancienne porte Saint-Julien était tournée vers Le Mans, au pied du château. Cette porte aux allures de chalet se dressait jusqu'en 1779 au beau milieu du Vieux-Pont (ou Pont-Vieux). Construit en dos d'âne au XIII<sup>e</sup> siècle, ce pont étroit supportait également des maisons en encorbellement.

En amont, un autre ouvrage défensif avancé a récemment fait parler de lui. Grâce aux travaux réalisés sur la place

du 11-Novembre, la tour du Diable a provisoirement refait surface. Cette tour d'angle du XV<sup>e</sup> siècle figure sur des plans anciens de la ville. Jadis au bord de l'eau, elle n'a pas survécu aux aménagements du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont notamment inclus la construction du deuxième pont lavallois, à savoir le Pont-Neuf ou pont Aristide-Briand. Son nom, qui semble tardif, pourrait être lié à une légende mettant en scène saint Tugal (ou Tugdual), à moins que ce ne soit le nom de la tour, aux origines obscures, qui ait fait naître la légende. Au temps où elle dominait encore la Mayenne, il se disait que le saint breton y avait enfermé le chef d'un groupe de démons, capturé grâce à son étole et bientôt rejoint par ses comparses, et que la nuit venue, un ou deux diables s'en échappaient.

*Légende*

